

Starting Block

Autor(en): **Chervaz, Joël**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft [1]: **Anfänge : eine fotografische Geschichte**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-623554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Starting Block

Joël Chervaz

Marie Sacconi (1963) enseigne à Sierre et «témoigne» par l'intermédiaire de l'art contemporain depuis 8 ans. Valentin Carron (1977), depuis 2 ans, surfe sur la vague de l'art pour y faire sa place. Parler de début avec eux relève presque du pléonasme. Passés les quelques souvenirs de jeunesse plus ou moins marquants qui ont conduit leur choix, le débat s'ancre dans le présent et y reste. Toute anticipation future se heurte à un «conflit de générations» tant du point de vue des nouvelles données économiques que celui de la place de l'art et de l'artiste dans la société actuelle. Exit donc l'avenir-moteur. Au fil de l'interview, l'enracinement dans une culture spécifique et l'histoire personnelle de chacun acquièrent une consistance qui caractérise la base de l'activité artistique, qui en fait sa matière, sa traduction, sa contradiction aussi en phase avec la culture-pub d'aujourd'hui.

Time at origine – Time at destination

Ces inscriptions continues sur les écrans des vols longs courriers combinées avec les kilomètres parcourus marquent simultanément le temps et l'espace. Elles illustrent le début d'un parcours et sa durée, ses escales, son but. Le temps crée l'espace et vice versa.

Time at origine – formation

Doublement italienne: Milan–Bari, Marie Sacconi a vécu dans le Jura. Son premier choc artistique s'est produit au Gegenwarts Museum de Bâle. La rencontre collective avec les œuvres minimalistes de Donald Judd et Franck Stella crée l'électrochoc. Le melting-pot culturel, réunissant à la fois Italie du Nord et du Sud, Suisse française et allemande avec le monde anglo-saxon, est en place.

Pour Marie, l'art minimal avec ses propositions radicales a fait tabula rasa de toutes certitudes et connaissances précédentes. Une tradition était en train d'être lâchée. Amateurs d'art, historiens, artistes se retrouvaient tous nus face à la nouveauté. «L'art minimal remettait les pendules à l'heure pour tout le monde.» Clin d'œil aux inégalités sociales et culturelles, une nouvelle communauté «d'étrangers» naissait en rupture avec le passé. «Nous sommes tous étrangers face à un objet», Marie en saisira l'opportunité: nouvelle citoyenneté: le monde du graphisme ou de l'art contemporain. Une rencontre fortuite à Londres affindra le choix, ce sera l'ESAV de Genève et plus particulièrement l'atelier de Chérif et Sylvie Défraoui puis l'académie de Brera à Milan quelques années plus tard. L'art contemporain devient un espace de témoignage sans qu'il soit nécessaire de prouver quoi que ce soit.

Valentin Carron a traversé son adolescence en dévalant les coteaux vigneron de Fully sur son skateboard avec ses potes. Artiste free-style, le groupe compose ses propres figures, s'informe sur les dernières tendances «artistiques» made in California, conçoit et réalise ses skates sur fond de décibels funk. C'est l'évasion, c'est le désir de découvrir un autre monde, de sortir de ses montagnes par des envolées acrobatiques. L'entrée à l'ECAV de Sion poursuit le même désir – la bibliothèque de l'école, plus que les professeurs, offrira d'autres horizons sous deux aspects: l'art minimal (à nouveau) par les travaux de Carl André et Sol LeWitt ainsi que les photographies de Larry Clark qui «ose s'approprier ma génération». Provocation salutaire, le «kid de Fully» réagit en présentant comme travail d'école: un objet pur, une rampe de skate dans un espace dépouillé. La fusion s'est opérée entre fun et minimal. Un second diplôme à l'ECAL de Lausanne affinera la voie du «Zapping historique dans les différentes utopies». L'héritage valaisan est passé à la moulinette anglo-saxonne renforcé par le panache lausannois. L'art sera envie et plaisir correspondant aux envies du public.

Take Off – début de carrière

Pour Marie Sacconi, le travail de l'école s'est poursuivi au-delà du diplôme sans discontinuité ni rupture. L'environnement idéologique plus calme de l'époque autorisait ce prolongement entre réalité et non-réalité hors des contingences économiques ou politiques. L'expérience des milieux alternatifs genevois a prolongé l'école sous le signe de la communauté de travail, dans une rêveuse ambiance de fin de règne des années 80. Marie est déchargée de la course aux bourses de par sa nationalité qui lui barre la route du concours national. Activités diverses, alimentaires, enseignement et travail personnel ponctué d'expositions se lient entre eux sans conflit, évoluent en parallèle au-delà des mouvances: une assurance tranquille du chemin à suivre.

Cette expérience désormais révolue, laissera des traces: un certain «désintéressement» face au commercial, sans rapport à l'investissement dans «l'élaboration des œuvres d'art», sans attente de public aussi «Personne n'attend rien de moi», l'inverse est aussi probablement valable.

Valentin Carron, quelques années plus tard, n'a pas pris le temps de s'arrêter entre école et début professionnel. L'an 2000 a consacré le règne du néo-libéralisme, l'ouverture des marchés et l'économie dominant. Le rapport des jeunes artistes face à la société a complètement changé. Les illusions post millenium ont fait place au pragmatisme, à l'engagement, à la reconnaissance immédiate.

L'obtention d'une bourse fédérale et le soutien familial permettent à Valentin de poursuivre ses recherches. Son travail sera «utile» et correspondra à la demande du marché de l'art et du public. Il ne

sera pas «le tâcheron sociologique de la société ni l'antimoine solitaire». Une stratégie est mise en place. Elle se base sur les contacts avec les galeries et les rencontres avec les personnes influentes. Celles qui vous offriront les meilleures opportunités de présenter un travail, de le faire connaître, de le vendre. Il faut capter l'air du temps, son public ou mieux deviner ce qu'il attend de vous, le précéder dans l'anticipation pour mieux le surprendre – séduire par le glamour.

FLIGHT STOP – doute, remise en question

Le sujet ne préoccupe pas fondamentalement les deux artistes pour des raisons différentes. Les ruptures sont admises dans le processus de développement d'un travail. «On ne peut pas créer un objet à vide», il faut du temps pour faire «mémoire de son parcours». Les attentes du public sont une pression, une sur-demande malhonnête faite aux artistes qu'il s'agit de gérer. Il n'y a aucun regret à avoir. «Je ne suis pas en souffrance si je ne suis pas dans mon atelier à travailler.» On peut exister dans différents espaces sans se remettre en question. La conclusion tombe: «je n'ai rien à prouver, je témoigne.» Il n'y a pas de doute par rapport au travail lui-même, la voie est tracée mais plutôt dans la manière dont celui-ci va être reçu par les autres.

Valentin l'exprime à sa façon. «Cela ne m'intéresse pas de travailler pour rien.» Il s'agit de pouvoir présenter son travail régulièrement, que des projets soient demandés, être sollicité, remplir son agenda.

Il y a tant à faire «je suis un prolifique optimiste» et de paraphraser Warhol «Moi, je ne cherche pas, je fais». C'est le skateur qui dévale la pente qui s'offre à lui en prenant des risques mais avec un public le long du parcours. Le doute viendra plus tard si le public boude le show.

LANDING – perspectives d'avenir

La réponse est commune aux 2 artistes, elle est claire et impitoyable. «Il est malhonnête de faire croire aux jeunes à un avenir.» Et la responsabilité en incombe complètement à la génération post-68 au pouvoir actuellement. Celle qui proclamait que ceux qui ne travaillent pas de leurs mains sont des usurpateurs. L'héritage n'est pas celui prévu au départ. Time to destination!

Si l'on ne croit plus à un avenir, on ne peut cependant pas dire qu'il n'y en a pas. Au contraire, il y a des avènements possibles et nombreux qui s'adapteront en fonction des bouleversements de la société. Rien n'est définitif. Et les rêves dans tout ça? Ils existent dans l'exploration des utopies actuelles: se faire de la tune en commanditant le rapt d'une personne célèbre ou se construire un vaste espace comme les granges de J. Pollock à New York avec un chien et une grosse Jeep Pajero ou vendre des assurances... Vive le fun!

Marie Sacconi + Valentin Carron, sans titre, 2001

